

LES FEMMES

ET LE SECRET,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÉLÉE DE COUPLETS,

PAR MM. LAFONTAINE ET TOURET;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE
DES VARIÉTÉS, LE 21 MAI 1823.

~~~~~  
PRIX : 1 FR. 50 C.

~~~~~

PARIS,
CHEZ QUOY, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉÂTRE,
Boulevard Saint-Martin, N°. 18.

~~~~~  
1823.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

LATREILLE, vigneron. . . . . M. *Bosquier*.  
MARGUERITE, sa femme. . . . . M<sup>lle</sup>. *Flore*.  
LUCETTE, nièce de Latreille. . . . . M<sup>lle</sup>. *Aldegonde*.  
MÉDARD, amant de Lucette. . . . . M. *Arnal*.  
La Mère RAGOT, voisine de Marguerite. M<sup>me</sup>. *Gontier*.  
LE BAILLI, amoureux de Lucette. . . M. *Brunet*.  
Voisins et voisines.



*La scène se passe dans un village, chez Latreille.*

*Nota.* Cette édition est exactement conforme à la représentation et au manuscrit déposé au Ministère.

A V I S.

Les Pièces de Théâtre que je fais imprimer devenant ma propriété, par la cession que m'en font les Auteurs, je déclare que je poursuivrai, comme contrefacteurs, tous ceux qui, sans mon autorisation formelle, feraient imprimer partie ou tout des susdites Pièces.

QUOY.

---

IMPRIMERIE DE NOUZOU.

LES  
FEMMES ET LE SECRET,  
COMÉDIE EN UN ACTE.

---

---

*Le Théâtre représente la chambre d'une maison rustique ; à droite du spectateur , une petite fenêtre qui donne dans un grenier ; des sacs de blé , des fagots , un cuvier , une table , sont rangés ça et là ; à gauche du spectateur , une porte qui conduit à un cellier ; dans le fond , la porte d'entrée.*

---

SCÈNE PREMIÈRE.

LATREILLE, *il est en train d'arranger un cuvier : une Dame-Jeanne est à ses pieds.*

*Air : Eh ! qu'est qu'ça m'fait à moi.*

Qu'c'lui-là braqu' sa lunette  
Pour mieux connaît' le destin ;  
Qu'un aut' du soir au matin ,  
S' fâche en lisant la gazette ;  
Ma foi , moi , je m'ris d'eux ,  
Au ciel j'demand' qu'un' comète ,  
Ma foi , moi , je m'ris d'eux ,  
Quand je bois , je suis heureux .

*( Il boit à même ).*

Qu'ent' voisins , on se déchire ;  
Que beaucoup d'maris jaloux  
Mett'nt leurs femm's sous les verroux ;  
Qu'un amant rêve et soupire ;  
Ma foi , moi , je m'ris d'eux ,  
La soif est tout mon martyr ,  
Ma foi , moi , je m'ris d'eux ,  
Quand je bois , je suis heureux .

*( Il boit encore ).*

Jarni , c'est du chenu ; mais halte là , père Latreille , ça n'est pas bien d'boire comme ça sans Médard... d'peur de tentation , cachez-moi vite c'te Dame-Jeanne !... c'est juste... faut attendre son retour . ( *Il va cacher la Dame-Jeanne derrière un fagot* ). Ah ! ça , il paraît que not' ménagère n'est pas encore revenue du marché... j'gâge qu'elle est chez

*Les Femmes.*

la voisine Ragot... oh! ben sûr... elle lui parle du mariage de not' nièce... du trousseau, d'la danse, de... c'te pauvre Marguerite! c'est bien la meilleure femme du monde, y n'y a que cette diabl' de démangeaison d' jacasser qui m' contrarie; mais c'est pus fort qu'elle, quoi!.. drès qu'elle ne sait plus qu'dire, elle s'met à m'gronder, à m'traiter d'ivrogne... d'ivrogne... moi!... parc' que j' vas queuqu'fois de travers.

Air : *De Prévillè et Tacconnet.*

Lorsque j'entends not' méuagère  
M'faire le train quand j'sors du cabaret,  
Je ris tout bas de sa colère,  
Pour l'appaiser je connais le secret.

( *Contrefaisant l'ivrogne* ).

Et si le vin me trouble un peu la vue,  
Et que j'chancell', j'lui dis en homme adroit,  
A ma p'tit' femm' je dis en homme adroit,  
Puisque le ciel fit la vigne tortue,  
Comment veux-tu qu'un buveur marche droit.

( *Riant* ). Ah! ah! c'te pauv' mère! mais voyez donc si Médard reviendra; est-ce qu'il aurait manqué son lièvre par hasard, j'ons c'pendant ben r'marqué son gîte.

## SCÈNE II.

LATREILLE, LE BAILLI, *il ouvre tout doucement.*

LATREILLE, *continuant.*

A moins que c'damné d'bailli ne l'ait surpris. ( *Riant* ). Il m'semble l'voir avec son habit boutonné et ses mains dans ses poches... y s'rait joliment content s'il savait qu'hier encore à la brune j'ons pris au lacet deux lapins dans sa garenne.

LE BAILLI, *à part.*

Ah! coquin, tu viens prendre mes lapins!

LALREILLE.

Avec ça que j'sommes pas cousins, depuis que je l'avons refusé tout net pour mon neveu... dame! c'est ben naturel... c'te pauvre Lucette aime tant Médard! mais que diable fait-il donc, il n'arrive pas. Allons voir si ce vieux bailli ne l'a pas pris en forme. ( *Il aperçoit le bailli, à part* ). Ah! jarnigoi, pourvu qu'il ne m'ait pas entendu. ( *Il le salue* ). Ah! c'est vous, M. le bailli.

LE BAILLI.

Moi-même, mon garçon, tu ne me savais pas si près.

LATREILLE.

Non ma foi, M. le bailli ; mais puisque vous v'là , je vais profiter de l'occasion pour vous demander comment qu'vous vous portez.

LE BAILLI.

Comme tu vois... et toi , comment va le plaisir ?

LATREILLE , *avec malice.*

Toujours de même... j'n'engendrons pas de mélancolie, nous autres.

LE BAILLI.

Tu as raison , mon ami , la gaité est la compagne d'un bon cœur.

LATREILLE.

Pourquoi donc qu'vous êtes si triste ?

LE BAILLI.

Oh ! moi c'est bien différent ; quand on est bailli , les tracass... les occupations , les... que sais-je ?.. et puis , mon drôle.. je n'ai pas comme toi la ressource de la bouteille.

LATREILLE.

Ah ! dame !.. que voulez-vous , comme dit le proverbe : qu'a bu boira... j'ous tout fait pour m'corriger , c'est peine perdue... et vogue la galère...

*Air : De Lantara.*

J'voulais r'noncer à la bouteille ,  
Réduit à mon dernier écu ;  
Mais pour le vin mon goût s'éveille ,  
J'ous trop compté sur ma vertu.  
Quand dans un verr' j'regarde mon visage ,  
Et que j'ous dans l'âme un peu d'noir ,  
Je m'trouv' si laid qu'j'avale mon image ,  
Afin de ne plus me revoir.

LE BAILLI , *souriant.*

C'est bien , mon garçon , il n'y a pas de mal à cela.

LATREILLE , *à part.*

Y fait l'doucereux , y veut m'jouer queuque niche.

LE BAILLI.

Ah ! ça , et la chasse , mon garçon , ça va toujours ?

LATREILLE.

La chasse !.. est-ce que je chasse , moi ?..

LE BAILLI.

Je ne dis pas cela ; mais tu l'aimais furieusement autrefois.

LATREILLE.

Oh ! pour cela c'est vrai.... quand monseigneur venait chasser... j'étais toujours le premier à la battue... c'est si amusant.

LE BAILLI.

Mais quelqu'un m'a dit que tu ne te contentais plus de la regarder, et que tu t'amusais à la faire pour ton compte.

LATREILLE.

Oh ! qu'est-ce qui a pu vous dire ça ? c'est un faux rapport, M. le bailli ! une calomnie.

LE BAILLI.

Tout ça est bel et bon ; mais le braconage est défendu, et je sais de bonne part que tous les matins, avant le jour, ton voisin Médard, l'amoureux de Lucette, sort avec son fusil.

LATREILLE.

Oh ! pour celui-là, c'est vrai ; mais vous savez bien qu'il est chevalier de l'arquebuse ; il va le long de la rivière, tuer des hirondelles, pour s'exercer à tirer.

LE BAILLI.

Tu fais le malin ; mais je sais qu'il ne se borne pas à tuer des hirondelles, et l'on t'a vu avec lui, pas plus tard qu'hier... là bas au bout du petit taillis.

LATREILLE, *à part.*

Aie ! aie ! payons d'effronterie. (*Haut*). Allons, vous voulez vous gausser de moi, il y a plus de huit jours que nous n'avons été de ce côté.

LE BAILLI, *d'un air goguenard.*

En vérité, tu fais le bon apôtre : eh ! bien... souviens-toi seulement qu'il ne fait pas bon au petit taillis ; tout à l'heure, je viens d'y surprendre un braconier.

LATREILLE, *effrayé.*

Et vous l'avez arrêté ?

LE BAILLI.

Pas tout à fait, car le drôle s'est sauvé à toutes jambes ; mais je songe que tu as du monde à souper, et je ne veux pas te déranger. (*Avec malice*). Adieu, mon garçon... je te souhaite bon appétit.

LATREILLE, *pensif.*

Ben obligé, M. le bailli.

LE BAILLI, *revenant.*

Surtout ne vas plus du côté du petit taillis, qui s'y frotte, s'y pique, entends-tu ?

## SCÈNE III.

LATREILLE.

Le vieux renard aura fait encore des siennes... il me parle de mon souper, d'un braconier.. du petit taillis.. il y a queuque chose là dessous... il ne serait pas si gai, s'il n'avait pas fait queuque malice ; il aime Lucette, et il est bien capable d'avoir fait mettre Médard en prison, pour empêcher son mariage. (*On entend du bruit*). Dieu merci, je l'entends.

## SCÈNE IV.

LATREILLE, MÉDARD.

MÉDARD, *échauffé.*

A la fin me voilà, j'ai cru que je n'arriverais jamais, ouf!.. je n'en puis plus, donnez-moi à boire un coup. je l'ai bien gagné. (*Latreille va chercher la bouteille*).

LATREILLE.

Dis donc, Médard, est-il bien gras ? (*Il tâte la carna-sière*). Où as-tu donc mis le lièvre ?

MÉDARD.

Ah ! bien oui, le lièvre, est-ce que le maudit bailli ne s'est pas trouvé là, juste comme je venais d'l'abattre ; je n'en ai jamais vu de si gros, le bailli a fait un procès-verbal, a emporté le lièvre au greffe, et il m'y aurait mis moi-même, si je ne m'étais sauvé dans les vignes à Jean-Louis, où c'que j'ons caché mon fusil ; tenez, père Latreille, le lièvre devait servir à ce soir au repas de mes accordailles avec votre nièce, je ne l'ai pas eu, c'est une bonne leçon.

LATREILLE.

Comment cela ?

MÉDARD.

Certainement, puisque je fais la cour à Lucette, je n'ai pas besoin de courir deux lièvres à la fois.

LATREILLE.

T'as raison ; dis donc, Médard, faut qu'j'ayons été trahis ; m'est avis, que c'est encore queuque langue de femme.

MÉDARD.

Je gagerions bien que ce n'est pas Lucette.

LATREILLE.

Eh ! bien, moi, je parierais que c'est ma femme, elle nous nous aura entendu, et puis de jaser ; une femme a beau nous aimer, vois-tu, faut que sa langue aille, c'est pas malice, c'est la nature qu'opère, et je donnerais bien quelque chose pour savoir ce qui en est.

MÉDARD.

Moi, je crois que c'est plutôt la mère Ragot, c'te vieille sorcière est si curieuse et si bavarde.

LATREILLE.

Et moi, je te dis que si elle a jacassé, elle a tout su par ma femme. Ah ! morgué, si je pouvais lui donner une bonne leçon qui lui fermit le bec pour toute l'année. (*Comme par inspiration*). Tiens, veux-tu faire ce que je te dirai ?

MÉDARD.

Ben volontiers, pourvu que ça ne regarde pas Lucette.

LATREILLE.

Imbécille, tu veux donc qu'elle soit bavarde aussi ; écoute tant seulement une histoire que m'a racontée le magister, et qui ressemble à nos femmes comme deux gouttes d'eau.

*Air : En quatre mots je vais vous compter ça.*

Pour éprouver sa femme un beau matin,  
 Un mari tant soit peu malin,  
 Le fait est très-certain,  
 Fit croire à sa ménagère,  
 Qu'la nuit il venait de faire  
 Un gros œuf tout frais.  
 Et puis après,  
 Il lui dit si jamais  
 J'apprends quelque caquet,  
 T'auras sur ton bonnet,  
 Vlà sa femme qui lui promet  
 D'ben garder le secret.

MÉDARD.

Qu'est-ce que vous dites donc là, père Latreille, un homme qui pond un œuf !

LATREILLE.

Laisse donc, c'est une frime, tu vas voir la fin.

*Même Air.*

Vlà l'jour qui luit ;  
 Crac ! la femm' hors du lit,



( 9 )

Va chez sa voisine et lui dit  
C'que son mari pondit.  
Celui-ci va chez sa commère,  
Au lieu d'un c'était la paire,  
Et dans un moment,  
Chacune allant  
Chez l'autre racontant,  
Bavardant,  
Augmentant,  
Elle fit tant  
Et tant,  
Que l'époux en moins d'un instant,  
En avait pondu cent.

MÉDARD.

Ah ! par ma foi, en v'la une drôle, et vous allez dire à Marguerite que vous avez pondu ?

LATREILLE.

Laisse donc, j'ai bien quelque chose de plus fort en tête ; mais pour ça faut que tu promettes de m'aider.

MÉDARD.

Allez votre train, père Latreille.

LATREILLE.

Eh ! ben, mon garçon, je vas te tuer.

MÉDARD.

Me tuer, j'n'en suis plus, allez vous promener.

LATREILLE.

Hein ! queu fameux secret pour dire à nos femmes... ça serait drôle.

MÉDARD.

Grand merci, père Latreille, je ne trouve pas ça drôle du tout.

LATREILLE.

V'la qu'tu dédis ?

MÉDARD.

Je ne vous ons rien promis.

LATREILLE.

Mais je n'veux te tuer que de paroles, entends-tu, nigaud ?

MÉDARD.

Ah ! bon ça.

LATREILLE.

Tout ce que je te demande, c'est de te cacher, et de ne paraître que quand je t'appellerai.

*Les Femmes.*

2

MÉDARD.

C'est pas difficile, eh ! bien, ous que vous voulez que je m'cache ?

LATREILLE.

Là haut, dans la soupenle, où nous mettons le chanvre.

MÉDARD.

Allez, père Latreille ; mais si le bailli allait pendant ce temps faire sa cour à Lucette ?

LATREILLE, *impatiente*.

C'est bon, avec tes si et tes mais, nous n'en finissons pas.. allons, vite au grenier.

MÉDARD.

Eh ! mais, dites donc, si j'avais soif.

LATREILLE.

Tu ne perds pas la tête, mon gaillard, v'là pour te tenir compagnie. ( *Il lui donne la Dame-Jeanne* ). Jarnigoi, il était temps, v'là Marguerite ; morgué, un air bien soucieux, bien embarrassé.

### SCÈNE V.

LATREILLE, MARGUERITE, *un panier sous le bras,*  
MÉDARD, *caché.*

MARGUERITE.

Ah ! mon pauvre homme, grâce au ciel, j'ai vendu tous mes paniers de fruits, c'est à qui en aurait ; aussi quand j'ai vu que la journée était bonne, j'ai fait l'emplette de c'dindon.. tu verras comme il est tendre... j'accommoderons ça comme il faut.

LATREILLE.

J'ons pas faim.

MARGUERITE.

Ah ! ça, dis-moi, as-tu bien marché, es-tu bien las, veux-tu que j't'ôte tes guêtres.

LATREILLE, *d'un ton brusque.*

Non.

MARGUERITE.

Laisse-moi faire, ce n'est pas la première fois.

LATREILLE, *de même.*

Non, non, encore une fois non ; si tu veux me faire plaisir, laisse-moi tranquille.

MARGUERITE.

Qu'est-ce que t'as donc aujourd'hui.

LATREILLE.

Fai ce que j'ai, ça ne te regarde pas.

MARGUERITE.

Comment, v'là comme tu me reçois.

LATREILLE.

Dame! que veux-tu? on n'est pas gai tous les jours,

MARGUERITE.

Tu n'étais pas comme ça avant notre union.

*Air : Lise épouse l'beau Gernance.*

Oui, j'te l'dis comme je pense,  
Je n'comprends pas ton silence;  
Jadis, plus d'dix fois par jour,  
Nous causions de not' amour.  
V'là comme avant l'mariage,  
Les homm's sav'nt nous enjoler;  
Mais au bout d'trois mois d'ménage,  
On n'trouve plus à qui parler.

LATREILLE.

Ce n'est pas ça... je t'aime toujours, quoique tu sois ma femme; mais veux-tu que je me fasse pendre pour t'en donner la preuve.

MARGUERITE.

Eh! mon dieu! tu me fais peur.

LATREILLE.

Eh! bien, voyons, te sens-tu de force à garder un secret?

MARGUERITE.

Eh! oui, oui, cent fois oui. (*A part*). Mon dieu, que va-t-il m'apprendre? (*En ce moment Médard avance la tête, Latreille le voit*).

LATREILLE, à Médard.

Ne t'avance donc pas tant?

MARGUERITE.

Qu'est-ce que tu dis?

LATREILLE, à sa femme.

Je te dis de ne pas t'avancer tant, parce qu'on peut nous entendre de la porte.

MARGUERITE.

Parles donc, tu me fais languir.

LATREILLE.

Eh! ben, attends que je voie si personne ne nous écoute.

MARGUERITE.

Non, nous sommes seuls.

LATREILLE.

Eh! bien... ma bonne femme... j'ai tué... Médard.

MARGUERITE.

Ah! bon dieu, je n'ai pas une goutte de sang dans les veines; et comment que t'as donc fait ce malheur?

LATREILLE.

Chemin faisant, il a dit que les femmes étaient toutes des bavardes; j'ai voulu prendre ton parti, nous nous sommes disputés, battus, la nuit on ne sait pas où l'on frappe, tant il y a que je l'ai laissé sur la place.

MARGUERITE.

Ciel! et dans quel endroit?

LATREILLE, *à part.*

Diable! je n'y avais pas pensé. (*haut*). Ma foi j'étais si troublé que je ne sais pas où.

MARGUERITE.

Qu'allons-nous devenir?

LATREILLE.

Le mal n'est pas si grand que tu crois, personne ne nous a vus. Si cela ne s'ébruite pas, je suis sauvé; mais si ça transpire, je suis pendu.

MARGUERITE.

Mon pauvre homme.

LATREILLE.

Ah! pendu, sans rémission, j'en ai trop fait au bailli pour qu'il ne me rende pas justice, avec cela que le refus que nous lui avons fait de la main de Lucette, ne l'a pas rendu trop facile avec nous.

MARGUERITE, *vivement.*

Mon ami, faut la lui donner tout de suite; veux-tu que j'aille le trouver?

MÉDARD, *à la fenêtre.*

Ah! bien, par exemple.

LATREILLE.

Eh! non, il sera toujours temps d'y songer.

MÉDARD.

A la bonne heure.

LATREILLE.

Écoute, femme, il faut penser à tout; je m'en vais sortir

par la petite porte du clos, pour aller voir dans le village ce qu'on dit de Médard; toi, reste dans la maison,

MARGUERITE,

Reviens vite.

LATREILLE.

Dans un instant. (*à part*). Elle a mordu à l'hameçon, tout va bien, allons trouver Médard.

## SCÈNE VI.

MARGUERITE.

Ah! mon dieu, mon dieu, qu'est-ce qui aurait dit qu'un malheur comme ça serait arrivé à mon pauvre Latreille, lui qui est si doux, qu'il ne ferait pas de mal à un poulet. Ah! mon dieu, j'ai parlé trop haut, si quelqu'un m'avait entendu, surtout la voisine Ragot, la plus babillarde de l'endroit... c'est fini, je ne veux plus la voir, c'te femme-là ferait parler une muraille, justement la voici.

## SCÈNE VII.

MARGUERITE, MAD. RAGOT.

MAD. RAGOT, *elle entre en tricotant*.

Bonjour, voisine, comment vous portez-vous? ça ne va pas mal à ce qu'il paraît, et moi aussi; le père Latreille n'est pas encore rentré... un mari, c'est toujours dehors, ah! qu'on est heureuse quand on peut s'en passer; j'ai été filer ma quenouille chez Mathurine; j'ai causé un petit moment chez Blaisine, et j'ai pas voulu passer si près de chez vous sans vous dire un petit bonjour, tout en tricotant, car je n'aime pas le temps perdu.

MARGUERITE.

Je vous remercie, voisine; mais aujourd'hui je ne suis guère en train de causer.

MAD. RAGOT.

Guère en train de causer, vous êtes donc malade; je vois ce que c'est, votre mari vous a fait le train? comme vous voilà triste, est-ce qu'il vous aurait... (*Elle fait le geste*). Quelle horreur! pauvre chère femme, est-ce que ça lui arrive quelquefois... contez-moi cela, allez, je sais ce que c'est qu'un ménage, et je prends le parti des femmes. Ah! mon dieu, mon dieu, comme tout est changé.

Air : *J'ons un curé patriote,*

Quant aut'fois dans ma jeunesse,  
Deux cœurs étaient amoureux,  
Au lieu d'détruir' leur tendresse,  
L'mariage augmentait leurs feux ;  
Aujourd'hui c'n'est plus cela,  
L'hymen vient, l'amour s'en va.

L'mari va,  
La femm' va,  
L'ménag' va  
Cahin! caha!

Hélas! tout va cahin, caha.

MARGUERITE.

Eh! non, voisine, mon mari ne me bat jamais.

MAD. RAGOT.

A la bonne heure ; c'est ce que je disais ce matin à la mère Simonne, qui me soutenait qu'elle vous avait un jour entendu crier.

MARGUERITE.

C'est un mensonge, ma voisine.

MAD. RAGOT.

Je vous crois, ma chère amie ; est-ce que Médard ne voudrait plus de votre nièce Lucette ?

MARGUERITE.

Au contraire, ils s'aiment comme deux tourtereaux.

MAD. RAGOT.

Mais dites-moi ce qui vous chagrine, je puis vous donner un bon conseil ; il y a quelque chose que vous voulez me cacher.

MARGUERITE.

Eh! bien oui, voisine, puisque vous vous en êtes aperçue, il y a quelque chose qui me chagrine ; mais ne m'en demandez pas davantage, e ne pourrais vous contenter, c'est un secret.

MAD. RAGOT.

Un secret, ma bonne amie, parlez ; c'est à cause de ça que vous me le cacheriez, tout le village connaît ma discrétion. Allons, ma petite Marguerite, courage, conte-moi ton chagrin, ça te soulagera.

MARGUERITE.

Non, voisine, encore un coup ne me forcez pas, c'est inutile, j'ai promis à Latreille de n'en jamais parler.

MAD. RAGOT.

Ah! ma chère amie, je devine ce que c'est... j'avais pas

besoin de vous le demander: Vous voyez bien que je ne vous en parlais pas ; mais rassurez-vous, le bailli ne l'a pas vu, et tout le monde ignore l'aventure de Médard.

MARGUERITE.

Ah ! je vois bien à présent que vous savez tout. Hein ! voisine, quel malheur !

MAD RAGOT.

Bah ! bah ! le malheur n'est pas bien grand, il y en a assez dans le pays.

MARGUERITE.

Qu'est-ce que vous dites donc là, voisine, un de moins, c'est quelque chose.

MAD. RAGOT.

Ah ! dites-moi, l'a-t-il apporté du moins chez lui ?

MARGUERITE.

Dieu m'en préserve ! que voulez-vous que nous fassions d'un homme mort chez nous.

MAD. RAGOT.

Un homme mort ! ah ! juste ciel ! et moi qui voulais parler d'un lièvre. Ah ! mon dieu, voisine, comment a-t-il donc fait ?

MARGUERITE.

Vous ne le savez pas, ah ! malheureuse que je suis, c'est vous qui m'avez fait parler, et si vous dites un mot à votre tour, voilà mon mari perdu.

MAD. RAGOT.

Vous avez raison, car je viens de voir sur la place le bailli avec tout le village ; on parlait de votre mari, il s'agissait de le chercher partout et de le mettre en prison.

MARGUERITE.

Ah ! mon dieu ! c'est fait de lui ! ce pauvre Médard, à la veille de ses noces, ils s'aimaient tant mon mari et lui.

MAD. RAGOT.

Comment, c'est Médard que Latreille a tué... voilà bien une autre affaire ; mais ton mari, s'il allait se découvrir.

MARGUERITE.

Ah ! vous avez raison, voisine, je ne serai pas tranquille qu'il ne soit ici ; je vas le chercher ; vous, ma chère amie, faites-moi le plaisir de rester chez nous.

MAD. RAGOT.

Sois tranquille, veux-tu que je t'en évite la peine.

MARGUERITE.

Non, je vous remercie. (*S'en allant et revenant*). Et s'il vient quelqu'un, vous le renverrez sans dire un mot.

MAD. RAGOT.

Pour qui me prends-tu? vas, ton secret est en bonnes mains, laisse-moi faire.

MARGUERITE, à part.

Je vas fermer la porte, c'est plus sûr.

(*Elle sort et ferme la porte tout doucement*).

## SCÈNE VIII.

MAD. RAGOT, seule.

Là, voyez ce que c'est, si l'on était bavarde, comme d'un seul mot on pourrait faire pendre un homme. Quel bonheur pour la voisine, qu'elle m'ait conté cela la première, hein! comme la commère Thibaut, qui croit toujours tout savoir, serait attrapée, si je lui apprenais cette aventure... j'enrage d'avoir promis à Marguerite de me taire; je gage que chacun dans le village raconte la chose à sa manière, et il est heureux quelquefois d'y trouver quelqu'un qui connaisse au fond l'affaire. Allons, c'est décidé, allons dans le voisinage empêcher qu'on ne fasse ce pauvre Latreille plus noir qu'il ne l'est, il y a des gens qu'il faut servir malgré eux. (*Elle va à la porte, elle la trouve fermée*). Qu'est-ce que ça signifie? la voisine a fermé la porte, ah! c'est trop fort, elle se défie de moi; voyons si par hasard elle n'aurait pas laissé la petite porte du jardin ouverte. Ah! voisine, vous ne vous en rap- portez pas à moi, c'est fort mal.

(*Elle entre dans une chambre voisine*).

## SCÈNE IX.

LATREILLE, MÉDARD, à la fenêtre.

LATREILLE.

Eh! bien, Médard, as-tu entendu les femmes?

MÉDARD.

Je dis que v'là le secret qui trotte joliment.

LATREILLE.

Dis donc, qui galoppe; si c'est la mère Ragot qui est chargée de le porter, il ne restera pas en route.



MÉDARD.

Pas plus que l'autre.

LATREILLE.

Ah! ah! y m' souviendra de cette épreuve; mais chut, voilà notre bavarde! j'm'en vas dans l'village.

MÉDARD.

Je dis qu'elles ont joliment donné dedans.

( *Ils rentrent dans le grenier* ).

## SCÈNE X.

MAD. RAGOT.

Tout est bien fermé, la voisine a pensé à tout, et me voilà sans trouver une âme à qui parler, gare le dégel; j'entends ouvrir, ah! c'est Lucette, la pauvre enfant, elle ne s'attend pas à ce que je vais lui raconter.

## SCÈNE XI.

MAD. RAGOT; LUCETTE.

MAD. RAGOT, *soupirant à part*.

Elle chante!... elle s'doute de rien. ( *haut* ). Bonjour, Lucette.

LUCETTE, *gaiment*.

Tiens, c'est vous, madame Ragot, vous étiez donc enfermée.

MAD. RAGOT.

C'est la voisine qui en s'en allant aura tournée la clé! pauvre chère femme, elle a bien de quoi perdre la tête.

LUCETTE.

Qu'est-ce que vous dites donc là, perdre la tête.

MAD. RAGOT.

Eh! oui, vraiment, ma chère amie. ( *à part* ). Si elle apprend cet événement par un autre, elle est capable d'en perdre l'esprit.

LUCETTE.

Comment, perdre l'esprit, je ne vous comprends pas; mais, dites-moi, avez-vous vu Médard?

MAD. RAGOT, *à part*.

Pauvre enfant, elle y vient d'elle-même.

*Les Femmes.*

LUCETTE.

Parlez donc , madame Ragot , vous avez un air tout drôle , où est Médard ?

MAD. RAGOT.

Oh ! dame , mon enfant , il est bien loin.

LUCETTE.

Bien loin ! oh ! par exemple , c'est impossible ; à la veille de not' noce , Médard ne me jouerait pas ce tour-là.

Air : *Dites , dites-moi n'ai-je pas bien fait.*

Je m'souviens qu'un jour dans l'hocage ,  
Causant tout bas , il m'a promis  
Qu'aussitôt notre mariage ,  
Il me ferait voir du pays.  
Si j'ai bien compris , il me semble ,  
J'm'en rapporte à vot' bonne foi ,  
Qu'nous d'vons fair' rout' tous deux ensemble ,  
Et qu'il ne peut pas voyager sans moi.

MAD. RAGOT.

Ah ! ma chère amie , que le ciel vous préserve d'aller le rejoindre.

LUCETTE.

Vous m'effrayez , comment cela ? où donc est-il allé ?

MAD. RAGOT , *à part.*

Cette chère petite , elle me fend l'âme. (*haut*). Où nous devons aller tous.

LUCETTE.

Mais où donc , madame Ragot... vous me faites mourir.

MAD. RAGOT.

Hélas ! ma chère enfant , je suis plus morte que lui.

LUCETTE.

Plus morte que lui , ah ! bon dieu , serait-il vrai ?

MAD. RAGOT.

Oh ! non , oh ! non , je ne vous dis pas cela... mais enfin , nous sommes tous mortels , et quand on se dispute , on ne sait pas ce qui peut arriver.

LUCETTE.

Se disputer , avec qui ?

MAD. RAGOT.

Allons , ma chère , je vois bien qu'il n'est plus temps de vous rien cacher , c'est votre oncle , le pauvre Latreille , qui a fait ce mauvais coup ; il n'y a pas de sa faute , au moins , j'en répondrais sur ma vie ; après tout , ma petite Lucette , il

n'y a pas que Médard dans le village , et tu es si gentille , que c'est à qui t'épousera .

LUCETTE.

C'en est fait , madame Ragot , je sens que je ne pourrai jamais en aimer un autre .

MAD. RAGOT.

C'est ce que je disais quand je perdis mon premier , et je suis pourtant veuve de mon troisième ; il y a des grâces d'état , ma petite Lucette , et tu prendras ton parti comme une autre .

LUCETTE , *pleurant* .

Oh ! jamais , jamais .

MAD. RAGOT.

Allons , Lucette , du courage , ne pleure pas , faut songer aux vivans . ( *à part* ) . Comme elle se désespère ! le jour même d'un repas ; la veille d'une noce , ah ! mon dieu , mon dieu , qu'est-ce qu'aurait dit cela ? ( *Elle sort* ) .

## SCÈNE XII.

LUCETTE , *seule* .

Ne pleure plus ! .. console-toi .. du courage , elle n'a plus rien à perdre ; mais moi , pauvre Médard ! pauvre Médard !!!  
( *Elle s'assied sur le cuvier* ) .

MÉDARD , *à la fenêtre de la soupente* .

Jarnigoi , je voudrais la consoler , ma foi , je n'y tiens plus .  
( *Il va pour descendre* ) . Holà là ! v'là quelqu'un .  
( *Il remonte* ) .

## SCÈNE XIII.

LUCETTE , LE BAILLI , MÉDARD , *caché* .

LE BAILLI , *entr'ouvrant la porte* .

Bon , elle est seule .

LUCETTE .

Allons-nous en pleurer tout à notre aise . ( *Elle aperçoit le Bailli , à part* ) . Encore ce vilain bailli .

LE BAILLI .

Air : *Oui , noir n'est pas si diable* .

Eh ! bonjour , ma charmante ,  
Bonjour , mon petit cœur .

LUCETTE , *pleurant* .

Monsieur , j' suis vot' servante .

LE BAILLI.

Et moi, vot' serviteur.  
( *à part* ). Auprès d'elle, vraiment j'ai peur,  
( *Haut* ). Quelle aimable candeur,  
Surtout quelle fraîcheur,  
J'en vais perdre la tête.

LUCETTE.

Vous êtes trop honnête.

MÉDARD, *à part*.  
Comme il a donc l'air bête.

LE BAILLI.

Je s'rai toujours comm' ça.

LUCETTE, *pleurant*.

Ah! ah!

Ah! ah!

Ne m'parlez plus (*bis*). plus d'tout ça. (*bis*).

LE BAILLI.

Comment, ma chère enfant, vous avez du chagrin; dites-moi qui a pu vous faire de la peine, nommez-le et à l'instant vous allez voir toute la sévérité des lois...

LUCETTE.

Oh! non, monsieur, je ne veux la mort de personne.

LE BAILLI.

Diable, diable! c'est du sérieux.

LUCETTE.

Tout ce qu'il y a de plus sérieux; j'ai perdu mon amant...

LE BAILLI, *à part*.

Eh! bien, tant mieux, mon petit chou.

LUCETTE.

Comment, tant mieux.

LE BAILLI.

Eh! oui vraiment, ma poule, c'est moi qui veux le remplacer.

LUCETTE, *pleurant*.

Vous ne pourrez jamais.

LE BAILLI, *s'enflammant*.

Je t'aimerai comme lui, tiens, vois un bailli à tes genoux; mon cœur, ma main, ma charge, tout est à toi; regarde à tes pieds la justice suppliante, ah! quel honneur pour toi.

LUCETTE.

Grand merci, je n'en voulons pas, et mon pauvre Médard a beau avoir été tué, je n'aimerai que lui.

LE BAILLI, *se relevant.*

Qu'est-ce que tu dis donc là, un homicide, je vais verbaliser, mettre toute la force armée en campagne, et le coupable sera bien fin s'il nous échappe.

MÉDARD, *à part.*

Oui, oui, cherche.

LE BAILLI, *croyant que c'est Lucette qui a parlé.*

Certainement que je chercherai, et je le trouverai; mais toi, mon enfant, tu ne sais rien?

LUCETTE.

Non, monsieur le Bailli.

LE BAILLI.

Je m'en vais toujours écrire ta réponse, je soupçonne déjà quelqu'un. (*A part*). Thomas m'a refusé de me vendre sa petite ferme, ça doit être lui.

LUCETTE.

De grâce, n'accusez personne sans être ben sûr, vous pourriez vous en repentir. (*A part*). Ah! mon dieu, s'il allait savoir, mon pauvre oncle.

LE BAILLI.

Sois tranquille, mon enfant, nous connaissons le coupable, il faut absolument que Médard soit vengé; ce pauvre garçon, je l'aimais tant, il était si gentil.

MÉDARD, *à part.*

Ce que c'est que d'être mort.

LUCETTE.

Vous n'avez pas toujours dit ça.

LE BAILLI.

Non, sans doute, il ne faut pas gâter la jeunesse... d'ailleurs il était mon rival; mais à présent j'aurais tort de lui garder rancune. Vas, je te réponds que ce soir l'affaire sera bien avancée, tu verras comme je suis expéditif. (*Il sort*).

## SCÈNE XIV.

LUCETTE, MÉDARD, *caché.*

LUCETTE.

Pauvre Médard, voilà la petite croix qu'il m'a donnée; hier encore il portait ce ruban, c'est là, qu'à la veillée, il me disait: ah! pauvre Lucette.

MÉDARD, *caché.*

En vérité, ça me fend le cœur, au diable l'idée du père Latreille. (*Il appelle Lucette*). Lucette! Lucette!

LUCETTE, *se retournant.*

Ciel!.. c'est toi, Médard...

MÉDARD.

Eh! oui, ma petite Lucette, c'est moi, ne te chagrine plus...

### SCÈNE XV.

Les Mêmes, MAD. RAGOT.

MAD. RAGOT, *entrant dans le fond.*

Ah! mon dieu, qu'est-ce que je vois là, j'en allons apprendre de belles!

LUCETTE, *avec naïveté.*

Mon pauvre Médard, tu n'es donc pas mort?

MÉDARD.

Pas plus que toi, monte sur le petit baquet, nous allons causer.

LUCETTE, *monte sur le baquet.*

Tiens, la joie, le contentement, me rendront folle! qu'est-ce que cette bavarde de mère Ragot m'a donc contée,

MAD. RAGOT, *à part.*

Nous y voilà!

MÉDARD.

Écoute donc, ma petite Lucette, la mère Ragot, ta tante, le Bailli, tout le monde est dedans; c'est une frime de ton oncle pour éprouver sa femme. (*Il baise la main à Lucette*).

MAD. RAGOT, *à part.*

Ah! cette pauvre voisine!

LUCETTE.

Et la trompette du village, madame Ragot, elle a eu de quoi se régaler.

MAD. RAGOT, *à part.*

Ah! petit serpent, tu me paieras celle-là, allons chercher la voisine. (*Elle sort*).

### SCÈNE XVI.

LUCETTE, MÉDARD.

LUCETTE.

Et tu as consenti à me faire de la peine; vois pourtant à quoi tu m'exposais, si je n'avais fait que semblant de t'aimer.

MÉDARD.

Oui, mais je sais à présent que tu m'aimes pour de bon ; va, quand nous serons mariés, je te dédommagerai de tout cela.

LUCETTE.

Nous verrons si tu tiendras parole.

MÉDARD.

Ah ! mon dieu, j'entends ta tante et la mère Ragot ; il ne faut pas qu'elles nous voyent.

LUCETTE.

Sûrement cache-toi, je vais faire semblant de te pleurer et me mettre aussi de la frime.

## SCÈNE XVII.

LUCETTE, MARGUERITE, MAD. RAGOT.

MARGUERITE.

Comment, mère Ragot, ça serait bien possible.

MAD. RAGOT.

Venez, vous dis-je, c'est ce que vous verrez tout à l'heure.

LUCETTE.

Pourquoi donc vous disputer comme cela, mesdames ?

MAD. RAGOT, *à part*.

Nous ne nous disputons pas ; voyez la bonne pièce.

LUCETTE.

Avez-vous trouvé un moyen pour sauver mon pauvre oncle ?

MAD. RAGOT, *à part*.

Oh ! c'est trop fort. (*à Marguerite*). Ma chère amie, nous avons à causer ; Lucette ne peut pas rester ici, renvoyez-la dans sa chambre.

LUCETTE.

Mais, madame, je sais garder un secret.

MAD. RAGOT, *à part*.

C'est vrai qu'elle n'est guère de la famille.

MARGUERITE.

Allons, Lucette, puisque la voisine le veut, c'est pas que je me défie de toi au moins.

MAD. RAGOT.

Si mamselle veut monter dans le grenier.

LUCETTE, *finement*.

Ah ! non, madame, j'aurais peur toute seule.

MAD. RAGOT, *à part.*

Peur toute seule, ah ! la petite effrontée. ( *à Lucette, qui regarde le grenier* ). Allez donc, allez donc.

( *Lucette entre dans le cellier* ).

### SCÈNE XVIII.

MARGUERITE, MAD. RAGOT, ensuite MÉDARD.

MAD. RAGOT.

Oui, ma chère amie, votre mari, Médard et Lucette, ce sont des monstres, et nous, nous sommes des imbécilles.

MARGUERITE.

Comment, des imbécilles ?

MAD. RAGOT,

Eh ! oui, comme je vous l'ai déjà dit ; tout à l'heure, ne vous ayant pas trouvé dans le village, je revenais savoir s'il y avait quelque chose de nouveau, et j'ai trouvé Médard, causant avec Lucette et lui baisant bien tendrement la main.

MARGUERITE.

Ah ! ça, et queu conte donc qu'est venu me faire mon mari.

MAD. RAGOT.

Tout cela, ma chère, n'était que pour vous éprouver et s'assurer si vous garderiez le secret.

MARGUERITE.

Et moi, voisine, qui me croyais veuve.

MAD. RAGOT.

Est-ce que vous aviez déjà pris vos précautions ?

MARGUERITE.

Ah ! si je pouvais me venger.

MAD. RAGOT.

C'est justement pourquoi j'ai couru bien vite vous chercher. J'ai là une bonne rubrique pour faire sortir le loup hors du bois ; dites comme moi, ma commère.

MARGUERITE.

Oui, oui, je vous écoute.

MAD. RAGOT, *élevant la voix.*

Que vous avez bien fait, voisine, d'arranger cette affaire ; j'étais bien sûre, que par amour pour Lucette, le bailli ferait ce que vous voudriez.

MARGUERITE.

J'en suis fâchée pour ce pauvre Médard.



MÉDARD *parait.*

Les voilà qui parlent de moi.

MAD. RAGOT.

Qu'est-ce que vous dites donc là , voisine . fâchée , Médard était un paresseux ! ( à *Marguerite* , bas ). Ne vous retournez pas , le voilà qui nous écoute ; un ivrogne , un mauvais sujet , qui n'aurait jamais rendu votre Lucette heureuse , et qui ne l'épousait que pour avoir votre argent .

MÉDARD , *se montrant.*

Ça n'est pas vrai ! mère Marguerite , ne la croyez pas .

MARGUERITE.

Ah ! te voilà donc ressuscité .

MAD. RAGOT.

Allons , allons . descends , je n'avons pas peur des revenans .

MÉDARD *saute de la fenêtre.*

Eh ! bien oui , mère Marguerite , c'est vrai , j'ons eu tort , et je vous demande ben pardon ; mais c'est le père Latreille qui m'a dit que si je ne voulais pas me taire , j'épouserais jamais Lucette .

MAD. RAGOT.

Et moi je te dis que tu ne l'épouseras pas davantage , si tu ne veux pas faire ce que je vas te dire .

MARGUERITE.

Oui , mon garçon , prends ton parti .

MÉDARD.

Mais voyez un peu queu quignon . Eh ! bien , quoique vous voulez que je fasse ?

MAD. RAGOT.

T'è cacher sous ce cuvier , et n'en sortir que quand je t'en donnerai la permission .

MÉDARD.

Comment , faut encore que je me cache .

MARGUERITE.

Prends bien garde , j'aurons les yeux sur toi ; songes-y bien , dans le cuvier , pas un mot , ou pas de Lucette .

MÉDARD.

Avec cette menace-là , vous me feriez mettre dans l'eau , dans le feu .  
( *On le met sous le cuvier* ).

MAD. RAGOT.

Venez , voisine , je vas vous conter mon projet .

*Les Femmes.*

Air : *Vaudeville de Madame Favart.*

Vengeons-nous, (*bis*).  
Mais de la prudence,  
Il faut punir ton époux  
De son impertinence.  
Vengeons-nous. (*bis*).  
Surtout du silence,  
Montrons qu' nous savons,  
Sans regret,  
Garder un secret.

MÉDARD.

N'allez pas, je vous en prie,  
Me laisser là jusqu'au soir.

MAD. RAGOT.

Mais Lucette est si jolie,  
Faut ben souffrir pour l'avoir.

MARGUERITE.

Songe beu à ton mariage,  
T'aura d'quoi te consoler.

MÉDARD.

J'étoufferai, je gage,  
Avant que te parler.

MAD. RAGOT, MARGUERITE.

Vengeons-nous, etc.

( *Elles sortent* ).

## SCÈNE XIX.

MÉDARD, *dans le cuvier.*

Est-ce qu'elles vont me laisser longtemps ? je sens déjà la crampe qui me gagne. Ah ! j'entends le père Latreille, pauvre cher homme, il est en bonnes mains.

## SCÈNE XX.

LATREILLE, MÉDARD, *caché.*

LATREILLE, *en entrant.*

Air : *Au vi lage je ne vois pas.* ( des Blouses ).

Ah ! queu bonheur ! ah ! queu plaisir !

Comme ma ruse

Les abuse ;

De leurs caquets, moi je m'amuse,

Tout réussit au gré de mon désir.

Dans le village,

Ça fait tapage,

Bientôt, je gage,

De maison en maison,

Tendron,

Garçon,

Jusqu'an barbon,  
 Va répand' ça dans l'canton.  
 A mon piège  
 Les voilà pris ;  
 De tout c'manège,  
 Vraiment je ris.

( *Il rit aux éclats* ).

Ah ! queu bonheur ! ah ! queu plaisir !  
 Comme ma ruse  
 Les abuse ;  
 De leurs caquets, moi je m'amuse,  
 Tout réussit au gré de mon désir.

Allons, allons, ça va bien, les femmes ne se sont pas endormies, j'en ai tué deux, trois, quatre, et bientôt il n'y aura plus personne dans le village ; mais le bailli ne sera pas longtemps à venir ici, prévenons Médard qu'il se tienne prêt à paraître à mon commandement. ( *Il appelle* ). Médard ! eh ! Médard ! il ne répond pas. Je gage qu'à force de causer avec la Dame-Jeanne, il aura perdu la parole ; c'est pas l'embaras, ça m'arrive quelquefois, Médard... Ah ! jarnigoi, voilà ma femme, c'est bien heureux qu'il soit endormi ; je suis sûr qu'elle ne l'aura pas vu.

MÉDARD, *passé la tête, il aperçoit Marguerite.*

Ah ! madame Marguerite. ( *Il rentre dans le cuvier* ).

## SCÈNE XXI.

LATREILLE, MAD. RAGOT, MARGUERITE.

LATREILLE, *avec ironie, tristement.*

Eh ! bien, ma pauvre femme, comment ça va ?

MARGUERITE.

A merveille, mon ami, à merveille, et grâce au moyen que m'a donné la voisine, je défie le Bailli et tous les limiers de justice de pouvoir à présent nous inquiéter.

LATREILLE, *en goguenard.*

Ah ! la voisine t'a donné un moyen ; comment, t'as donc bavardé ?

MAD. RAGOT.

Non, mais j'ai tout deviné.

MARGUERITE.

Contez-lui ça, voisine, contez-lui ça, car pour moi, je suis encore si tremblante, que je ne me souviens plus de rien.

LATREILLE.

Oui, oui, contez-moi ça.

MÉDARD, *à part.*

Tiens, le père Latreille qui fait le farceur.

MAD. RAGOT, *à Marguerite.*

Prenez garde, voisine, qu'on ne nous écoute; figurez-vous, mon voisin, que votre femme et moi nous cherchions dans vot' maison quenqu'endroit ous qu'on pourrait vous cacher, lorsque l'idée m'est venue de monter par le jardin dans le petit grenier au chanvre.

LATREILLE, *à part.*

Ah! morguenne, est-ce que j'aurais oublié de fermer la porte.

MAD. RAGOT.

V'là qu' nous cherchions la voisine et moi, et tout-à-coup en remuant votre grand coffre à l'avoine, devinez, voisin, ce que nous avons trouvé? un homme...

LATREILLE, *à part.*

Aye! aye! je suis pris.

MAD. RAGOT.

Dam', fallait voir comme la voisine tremblait; mais moi qui n'ai jamais eu peur d'un homme, je m'approche, je lui regarde droit à la figure, et je reconnais Médard.

LATREILLE.

Pas possible, voisine.

MAD. RAGOT.

Ce pauvre garçon, il aura voulu venir faire ses adieux à à Lucette, c'est ben naturel.

LATREILLE, *effrayé.*

Eh! bien, qu'est-ce que vous en avez fait?

MAD. RAGOT.

Ce que nous en avons fait; n'y avait pas un moment à perdre, j'appelle Jacquot, mon valet de charrue, dont je vous répons comme de moi-même, il prend Médard sur ses épaules, la voisine et moi faisons le guet, et j'allous bravement le cacher dans le puits.

LATREILLE.

Dans le puits, ah! mort de ma vie, c'est ben à cette heure que c'est fait de moi.

MÉDARD, *à part.*

Allons, me v'là expédié encore une fois.

MAD. RAGOT.

Que craignez-vous, voisin, le Bailli ne trouvera rien, et cette nuit Jacquot ira le repêcher et le porter ben loin d'ici.

LATREILLE.

Ah! jarni, vous pouvez vous vanter d'avoir fait là une belle affaire; c'est ben pour le coup que me v'là perdu, ah! queu chienne d'idée j'avons eu là. (*Se désespérant*). Morgué! ventregué!

MARGUERITE.

Comment, une idée.

LATREILLE.

Eh! oui, ma pauvre femme, car aussi bien à ma dernière heure, je ne veux rien avoir de caché pour toi, apprends donc que tantôt, j'avais imaginé avec Médard. (*On entend les cris des paysans*). Chut! qu'est-ce que c'est que ça?

CHOEUR, *en dehors.*

Air : *Partons, suivons ses pas.* ( de Fernand Cortès ).

Entrons tous promptement,  
Surtout point de faiblesse,  
Que l'coupable à l'instant  
Soit puni sévèr'ment.

LATREILLE.

Quel tapage effrayant!  
A la porte on se presse,  
Qu'ai-je fait, imprudent,  
Ah! pour moi quel tourment!

MARGUERITE, MAD. RAGOT, *à part.*

Quel tapage effrayant!  
A la porte on se presse,  
Ah! vraiment, c'est charmant,  
Je ris de son tourment.

## SCÈNE XXII.

Les Mêmes, LUCETTE,

*Suite de l'air.*

LUCETTE, *entrant seule.*

L'bailli vient vous arrêter,  
Sauvez-vous, le temps presse.

LATREILLE.

Comment l'éviter,  
Ma foi, je vais rester.

LUCETTE, *toute effrayée.*

Ah! mon oncle, cachez-vous vite, tout le village est là... on est furieux... y sont armés.

LATREILLE.

Où voulez-vous que je me cache ?

LUCETTE.

Tenez, mon oncle, sous le cuvier.

( *Médard tire Lucette par son jupon, elle fait un cri.* )

MAD. RAGOT, *l'en empêche.*

Eh! bien oui, sous le cuvier, c'est là que l'on va chercher de suite.

LATREILLE.

Allons, il n'y a pas moyen de l'échapper, les v'là.

SCÈNE XXIII et dernière.

LATREILLE, MÉDARD, *caché*, MAD. RAGOT, MARGUERITE, LUCETTE, LE BAILLI, Paysans, *armés de fourches et de pelles*, Voisins.

*Reprise du chœur.*

ENSEMBLE.

Entrons tous promptement, etc.  
Quel tapage effrayant, etc.

LE BAILLI.

Halte là, mes amis, emparez-vous de cette porte, et que personne ne sorte de la maison.

MAD. RAGOT, *bas à Latreille.*

N'ayez pas peur et répondez ferme.

LE BAILLI.

Allons, mon pauvre Latreille, il faut te préparer à me suivre.

LATREILLE.

Où donc, monsieur le Bailli ?

LE BAILLI.

Tu sais, sans doute, ce dont on t'accuse, j'en suis bien fâché; mais la justice avant tout, allons, en prison.

TOUS.

En prison! en prison!

LATREILLE.

Eh! que diable, un moment, monsieur le Bailli, on s'explique entre amis.

LE BAILLI.

Qu'appelles-tu , entre amis ? la justice ne connaît personne, marche.

LATREILLE.

Je ne refuse pas d'obéir ; mais dites-moi d'abord de quoi l'on m'accuse , de quel crime je suis coupable ?

LE BAILLI.

L'as-tu donc oublié ; ne sais-tu pas , malheureux , que Médard est tombé sous tes coups.

LATREILLE.

Et dans quel endroit ?

MARGUERITE.

C'est vrai , ça , dans quel endroit ?

LE BAILLI.

L'endroit n'y fait rien.

MAD. RAGOT.

Oui , mais faut des preuves , monsieur le Bailli.

LATREILLE.

Et vous n'en avez pas.

LE BAILLI.

Je n'en ai pas besoin... et puisque tu persistes à nier, qu'on le fasse marcher.

LATREILLE.

Monsieur le Bailli , un moment de patience , écoutez-moi. (*Appercevant Médard , à part*). Que vois-je ? Médard ! je suis joué , amusons-nous du Bailli. (*haut*). J'ons une révélation à vous faire.

LE BAILLI.

Mes enfans , retirez-vous ; allons , parle , et sois bref.

LATREILLE , *tirant le Bailli à part*.

Écoutez , je vois bien qu'il n'est plus question de barguigner ; vous saurez donc qu'il est arrivé quelque chose entre Médard et moi... oh ! ça... c'est vrai... qu'il n'ait plus de c'monde , c'est ce que je ne peux pas vous assurer ; mais ce que je puis vous garantir , foi d'honnête homme , c'est qu' nous n'avons jamais cessé d'être ami.

LE BAILLI.

Ah ! il est plaisant celui-là... un bel ami qui...

LATREILLE.

C'n'est pas ma faute , et pour vous prouver qu'il ne m'en veut pas , c'est qu'il m'a chargé d'ses dernières volontés.

LE BAILLI.

Tu conviens donc à la fin , qu'il est bien *ad patres* ?

LATREILLE.

Je ne vous dis pas ça ; mais tant il y a que vous avez part à la succession.

LE BAILLI.

J'y ai part.

LATREILLE.

Oui , monsieur le Bailli.

LE BAILLI , *aux paysans*.

Éloignez-vous encore plus loin. ( *à l'oreille* ). Eh ! bien ?

LATREILLE.

Si bien donc , qu'il m'a dit comme ça : « Ne pleure pas ,  
» mon pauvre Latreille , c'n'est pas ta faute , je n'suis pas bien  
» content de m'en aller ; mais je recommande Lucette à mon-  
» sieur le Bailli , je veux qu'il la marie de sa main , et pour  
» qu'il en prenne soin , tu l'prieras d'accepter c'billet d'cent  
» écus , en l'suppliant d'm'excuser si la somme n'est pas plus  
» forte ».

LE BAILLI.

L'honnête garçon ! et as-tu ce billet ?

LATREILLE.

J'vas vous l'donner... vous voyez mon innocence...

LE BAILLI.

Oui , ça change furieusement la thèse. ( *Aux paysans* ). Je l'interroge... on a beaucoup exagéré... trouves-tu le billet?..

LATREILLE.

Non , faut qu'y soit égaré.

LE BAILLI.

Il est égaré... tant pis... c'était une preuve de ton innocence. ( *Aux paysans* ). Mes amis , faisons notre devoir.

LATREILLE.

Une minute. ( *Entrainant le Bailli près du cuvier* ). Tenez... je m' rappelle... j'lons caché sous ce cuvier...

LE BAILLI.

Sous ce cuvier , voyons donc... aide-moi...

( *Le Bailli et Latreille soulèvent le cuvier , Médard en sort* ).



CHOEUR.

Air : *Ah ! c'est Félix !*

Ciel ! quel hasard ! (*bis*).

C'est Médard ! (*bis*).

A sa mie,

Qu'on l'marie

Sans plus de retard.

LE BAILLI.

Comment, coquin, c'est toi ?

MÉDARD.

Dieu merci !

LE BAILLI.

Voilà à présent, qu'il est vivant.

LATREILLE, *à sa femme.*

Ah ! jarni not' femme, j'ons pas été le plus fin.

LE BAILLI, *en colère.*

Ça m'est égal, si Latreille n'a pas tué Médard, ce qui est assez probable, Médard a tué un lièvre, j'ai le procès-verbal et vous n'en serez pas quittes pour l'amende.

MAD. RAGOT.

Allons, monsieur le Bailli, appeaisez-vous, si le village connaissait cette histoire-là, on rirait à vos dépens.

LE BAILLI.

Ah ! je sais bien qu'avec toi ça ne serait pas long.

MAD. RAGOT.

Eh ! bien, je vous promets, foi d'honnête femme, de n'en rien dire, si vous consentez au bonheur de ces enfans.

LUCETTE.

Vous êtes si bon !

LE BAILLI, *prenant le menton à Lucette.*

Tu le veux, petite méchante, eh ! bien, oui, qu'il ne soit plus question de rien, je déchire le procès-verbal, et pour que toutes preuves du délit disparaissent, nous mettrons à la broche la pièce de conviction.

LATREILLE.

Et vous en mangerez votre part.

LE BAILLI.

C'est ce que j'allais te dire.

*Les Femmes.*

MAD. RAGOT.

Eh ! bien , père Latreille , croyez-vous encore que nous ne sachions pas garder un secret.

MARGUERITE.

Je connais bien sur ce fait , bon nombre d'hommes qui sont femmes,

### *VAUDEVILLE.*

MAD. RAGOT.

*Air : Du dîner de Madelon.*

On m'a traité de bavarde ,  
Peut-être a-t-on eu raison ;  
Mais désormais , dieu m'en garde ,  
Je r'tiendrai cette leçon.  
Oui , je vais , je suis sincère ,  
Me corriger tout à fait ,  
Et pour étr' sûr' de me taire ,  
Je n'veux plus savoir d'secret.

MARGUERITE , à son mari.

Entr' époux faut d'la confiance ,  
N'cherche plus à m'éprouver.  
T'es ben sûr de ma constance ,  
Je veux te la conserver.  
Ne fais plus le bon apôtre ,  
Tu vois mon cœur tel qu'il est.  
Dorénavant l'un pour l'autre ,  
N'ayons jamais de secret.

LATREILLE , à sa femme.

Ma femm' j'crois à ta tendresse ,  
A tes soins , à ta douceur ;  
Mais si t'avais la faiblesse  
D'laisser prendre un jour ton cœur ,  
Jarni sur un coup si traître ,  
Recommand' qu'on soit discret ,  
Car je m'passerai bien d'être  
Pour un tiers dans le secret.

MÉDARD , à Lucette.

Aujourd'hui l'on nous marie ,  
Pour prix d'not' amour constant ;

Plus d'détours, d'espèglerie,  
Agiſſons bien franchement.  
Si le fardeau du ménage  
Pèse un peu quand on s'y met,  
Je sais ce qui le soulage,  
J't'apprendrai bientôt l'secret.

LE BAILLI.

Tous les vieillards ont beau dire,  
Pour aimer il n'est qu'un temps ;  
Plus tard ce n'est qu'un délire,  
On regrette son printemps.  
Jadis j'étais un bon drille,  
A m'enflammer toujours prêt ;  
Je vois bien près d'une fille,  
Que j'ai perdu ce secret.

LUCETTE, *au Public.*

Not' seul but est de vous plaire,  
Chaque acteur en est jaloux ;  
S'il arrive le contraire,  
Messieurs, c'est bien malgré nous.  
Ce soir de votre indulgence,  
Nous attendons notre arrêt ;  
S'il trahit notre espérance,  
Ah ! gardez-nous le secret.

*Nota.* On ne chante ordinairement que les couplets de Marguerite, celui de Latreille et de Lucette.

F I N.